

D'abord il faut déchirer les hommes

Paulo Faria

Traduction de Ange-Marie Firminhac-Dupouy et Yvon Dupouy

Il est très facile de démarrer une guerre. Il est difficile d'y mettre fin. S'il y a une chose que la Première Guerre Mondiale nous a apprise, c'est celle-ci. Le 16 avril dernier, 450 personnes ont marché à Craonne, dans l'Aisne, en France, pour la paix. Sur le Chemin des Dames, là où, en 1917, il y a 105 ans, ce jour-là, les Français lancèrent une offensive désastreuse, mal préparée, essayant de mettre un terme à une guerre sans fin qui durait depuis 1914.

La faute d'une guerre revient toujours à celui qui la déclenche. Elle vient de ceux qui, tenant entre leurs mains les rênes du pouvoir, croient que la guerre est le meilleur moyen de régler un différend, quel qu'il soit. Quand la première bombe tombe, quand la première victime meurt ou est blessée, cela n'a plus de sens de parler du contexte qui a conduit à la guerre. Il y a toujours un contexte qui mène à une guerre, que ce soit la Grande Guerre ou la guerre en Ukraine. Et puis il y a quelqu'un qui, dans ce contexte, prend la décision de faire la guerre. Cette personne est responsable des morts et des blessés. Cette personne est un criminel. Si en 2003 nous avons qualifié Bush, Blair, Aznar et Barroso de criminels, comment ne pas qualifier Poutine de criminel ?

Noël Genteur a été, dès le début, l'âme de la "Marche sans casques et sans armes" du 16 avril. Pendant deux ans, la pandémie de Covid-19 a empêché la marche d'avoir lieu. Cette année, quand enfin il y avait des conditions pour la reprendre, pour la quatorzième fois, l'ironie du sort a voulu que Noël soit infecté par le coronavirus il y a quelques semaines. Extrêmement fragilisé, bien que testé négatif, il n'a pas pu marcher. Mais à 5h30 du matin, alors que les participants se rassemblaient devant la mairie de Craonne, dans la nuit éclairée par la pleine lune, pour lancer la marche, Noël, à grand effort, s'est adressé aux personnes présentes. Et il a dit que la marche de cette année était particulièrement importante. « Le monstre de la guerre s'est réveillé à nouveau en Europe », a-t-il déclaré. « Le monstre s'est incarné. Il ne vient pas de nulle part. C'est en nous. Ils nous avaient dit que la guerre en Europe était finie. C'était, après tout, un mensonge. »

Noël Genteur m'a offert un livre sur la Grande Guerre. Les souvenirs d'un chirurgien français, Prosper Viguière, qui a opéré les blessés du conflit dans les hôpitaux de campagne, à quelques kilomètres seulement des lignes de front. Viguière raconte ce qu'il a fait et vu, et le fait avec une sécheresse scientifique glaçante. La guerre, ce sont des corps déchirés, détruits. La guerre est une souffrance insupportable. Je l'ouvre au hasard et je lis : « 28 mai 1917, Chemin des Dames. C'est d'abord un blessé porteur d'une vaste plaie lombaire, laquelle, débridée, laisse apercevoir un fracas complet de la colonne vertébrale au niveau des 2^e et 3^e lombaires. Je ne pousse pas plus loin mes investigations. Shock traité comme habituellement. Le malade meurt dans la nuit. »

La marche commence à six heures moins le quart le matin, car c'est à cette heure-là que, le 16 avril 1917, les soldats français partirent pour le carnage. Elle se termine, quelques heures plus tard, sur les hauteurs du plateau de Californie, où Noël Genteur attend les participants et nous dit qu'en ce moment très sombre de l'histoire européenne, « l'important est que

nous vivions le mot "fraternité" ». Quand nous sommes redescendus au village de Craonne, je suis parti avec Noël. Comme à son habitude, il me montre des éclats d'obus incrustés dans la terre du chemin, entre deux champs. Là, une tête d'obus entière. Et puis un autre, qui s'est brisé dans l'explosion. Et ici, un gros éclat qui ressemble à une lame rouillée. Deux tonnes de d'obus par mètre carré sont tombées sur le Chemin des Dames. En 2021, 45 tonnes d'obus non explosés ont été ramassées. La guerre a une certaine date pour commencer, mais elle laisse des marques sur les corps et dans la terre pendant longtemps, très longtemps. Poutine le savez-vous ? Ou faites-vous semblant de ne pas savoir ? Ou alors savez-vous, mais pensez-vous qu'il y a des choses plus importantes ?

Prosper Viguière, encore : « Le 9 mars 1916. Un sous-lieutenant du 86^e RI a eu son maxillaire supérieur gauche effondré par un éclat d'obus. Le sinus maxillaire était largement accru et une hémorragie abondante avait nécessité au poste de secours un tamponnement serré de la cavité sinusale. Il a été possible, après une incision appropriée, de cureter cette cavité, d'enlever tous les fragments osseux libres et le projectile ayant la grosseur d'une noisette. L'hémorragie a cédé assez facilement et il n'y a pas eu d'élévation de température pendant les quatre jours où le blessé a été conservé à l'ambulance avant d'être envoyé sur un centre de prothèse de la face. »

En lisant ceci, je me suis souvenu de Mary Borden, une écrivaine américaine qui a travaillé comme infirmière tout au long de la Grande Guerre dans un hôpital de campagne, qu'elle avait créé et équipé avec ses propres deniers. En 1929, elle publie un livre de nouvelles, *The Forbidden Zone*, basé sur ses expériences de la guerre. Le conte *Conspiracy* est sublime et commence ainsi : « Tout est soigneusement planifié. Tout est prévu. Le plan est celui-ci : d'abord on déchire les hommes, puis les hommes doivent être réparés. Tout comme nous envoyons le linge au

pressing et le raccommodons quand nous le récupérons, nous envoyons les hommes aux tranchées et les raccommodons lorsqu'ils nous reviennent. Nous envoyons les chaussettes et les chemises à la lessive encore et encore, et nous réparons les déchirures et coupons les bords lâches du tissu encore et encore, autant de fois que les chaussettes et les chemises peuvent supporter ces réparations. Et puis on les jette. Et nous envoyons encore et encore des hommes à la guerre, tant qu'ils sont capables de la supporter ; jusqu'à ce qu'ils meurent, puis nous les jetons dans une fosse creusée dans la terre. »

Peut-être que Poutine devrait lire Mary Borden. Y aura-t-il une traduction russe ?

Dans l'église de Craonne, dans une exposition sur les services de santé pendant la Grande Guerre, un panneau illustré rapporte que les 10 millions de morts de ce conflit se traduisent par ces chiffres stupéfiants : 6 400 morts par jour, 240 morts par heure, quatre morts par minute. Avant d'arriver à Craonne, j'ai visité le village de Vrigne-Meuse, sur la rive droite de la Meuse, dans les Ardennes, où se sont déroulés les derniers combats de la Grande Guerre. Dans le cimetière du village, à côté de l'église, reposent 18 hommes, tous morts, si on se fie aux dates inscrites sur les croix, le 10 novembre 1918, veille de l'armistice. Parmi eux, se trouvait le dernier mort français de la Première Guerre Mondiale, Augustin Trébuchon, un humble berger de 40 ans, qui combattait depuis 1914 et avait déjà été blessé deux fois.

En fait, plusieurs sources fiables attestent que Trébuchon et plusieurs autres hommes qui y sont enterrés sont morts le 11 novembre, peu avant le 11 heures, quand l'armistice est entré en vigueur. Le régiment auquel ils appartenaient reçut l'ordre de traverser la Meuse et d'attaquer l'ennemi, afin de faire pression sur les Allemands lors des négociations. Si les morts

de guerre sont toujours inutiles, la mort d'Augustin Trébuchon et de ses camarades fut encore plus inutile que les autres.

Honteusement, la hiérarchie militaire française repoussa la date de la mort d'Augustin Trébuchon au 10. Officiellement, aucun Français n'est mort le dernier jour de la Grande Guerre. Quand mourra la dernière victime de l'invasion de l'Ukraine ?

Alors que je marchais, avec les 450 autres personnes, vers le plateau de Californie, j'ai pensé à cette nouvelle tragédie européenne. L'aversion pour la pyrotechnie moelleuse des réseaux sociaux et pour les lieux communs que tant de gens débitent ne peuvent pas nous faire perdre de vue l'essentiel. Ce n'est pas parce qu'il y a des démagogues, des imbéciles et des opportunistes qui s'indignent contre Poutine que cela doit nous empêcher d'être également indignés. Ce n'est pas parce que nous n'étions pas assez en colère dans le passé que nous devrions être moins en colère maintenant. Ce n'est pas parce que nous n'avons pas été suffisamment solidaires dans le passé, que nous devons être moins solidaires maintenant. Il ne faut pas passer son temps à mesurer l'indignation et la solidarité. Et nous devrions regarder le contexte, oui. Mais plus tard. Maintenant, tout ce que nous pouvons faire, c'est exiger que Poutine arrête la guerre qu'il a déclenchée.

L'image la plus forte que j'ai rapportée au Portugal, faite d'espoir et de fraternité, c'est Noël Genteur, debout dans un de ses champs de fourrage, les bras ouverts, nous expliquant les subtilités du maniement d'un tracteur dans une prairie aux limites anguleuses. Souriant, par instants inconscient de la guerre, inconscient du Covid, plein d'enthousiasme.

Dans un champ verdoyant qui, il y a 105 ans, faisait partie d'un paysage lunaire, fait de cratères d'obus, de boue, de cadavres. A cause d'une guerre dont personne ne sait avec certitude pourquoi elle a commencé

et qui dure jusqu'à aujourd'hui. Il est très facile de déclencher une guerre, il est difficile d'y mettre fin.